

Julie DENOUEËL, Fabien GRANJON, dirs, *Communiquer à l'ère numérique. Regards croisés sur la sociologie des usages*

Paris, Éd. Transvalor/Presses des Mines, coll. sciences sociales, 2011, 320 p.

Julien Falgas



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/2244>

DOI : [10.4000/questionsdecommunication.2244](https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.2244)

ISSN : 2259-8901

Éditeur

Presses universitaires de Lorraine

Édition imprimée

Date de publication : 31 décembre 2011

Pagination : 447-449

ISBN : 978-2-8143-0108-5

ISSN : 1633-5961

Référence électronique

Julien Falgas, « Julie DENOUEËL, Fabien GRANJON, dirs, *Communiquer à l'ère numérique. Regards croisés sur la sociologie des usages* », *Questions de communication* [En ligne], 20 | 2011, mis en ligne le 05 avril 2012, consulté le 22 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/2244> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.2244>

Ce document a été généré automatiquement le 22 septembre 2020.

Tous droits réservés

Julie DENOUEËL, Fabien GRANJON, dirs, *Communiquer à l'ère numérique.* *Regards croisés sur la sociologie des usages*

Paris, Éd. Transvalor/Presses des Mines, coll. sciences sociales, 2011, 320 p.

Julien Falgas

RÉFÉRENCE

Julie DENOUEËL, Fabien GRANJON, dirs, *Communiquer à l'ère numérique. Regards croisés sur la sociologie des usages*. Paris, Éd. Transvalor/Presses des Mines, coll. sciences sociales, 2011, 320 p.

- 1 À travers les contributions de dix chercheurs, Julie Denouël et Fabien Granjon présentent un tour d'horizon de la recherche des 30 dernières années autour des usages sociaux des technologies numériques d'information et de communication (TNIC). N'ayant pas la prétention de se livrer à une « dissertation exhaustive » (p. 11) tant théorique qu'empirique, *Communiquer à l'ère numérique* ne saurait constituer un état de l'art. En revanche, la variété des positions exprimées, ainsi que celle des thématiques abordées ouvre un prisme à la fois large et accessible pour comprendre les enjeux de la sociologie des usages. À ce titre, cet ouvrage intéressera autant les sociologues désireux d'aborder les TNIC, que les chercheurs ou les praticiens de la communication numérique en quête de clés pour mieux comprendre les usages.
- 2 Au-delà de la richesse des approches colligées, Julie Denouël et Fabien Granjon placent l'ouvrage qu'ils dirigent sous le signe de l'épistémologie. Dans leur appel à une « nécessaire vigilance épistémologique » (p. 34), ils mettent en garde contre la tentation de recourir aveuglément aux traces d'usage enregistrées par les TNIC. Si ces

traces sont des indices, elles ne peuvent constituer des preuves suffisantes pour comprendre les usagers et leurs pratiques. Faisant écho au propos des deux chercheurs, plusieurs contributeurs invitent à prendre du recul vis-à-vis de leurs propres pratiques de recherche. C'est notamment le cas de Josiane Jouët qui signe le premier chapitre (« Des usages de la télématique aux Internet studies », pp. 45-90). Suivant une approche rétrospective, elle décrit la tradition française de sociologie des usages développée autour de la télématique comme un ferment des *Internet studies* françaises d'aujourd'hui. Sa contribution met en garde contre la tentation d'oublier les enseignements de la recherche en télématique, même si « les services de Téletel ne se prêtaient pas à la convergence et n'ont guère affecté les industries culturelles » (p. 76). La contribution de Jean-Luc Metzger renforce le constat dressé par Josiane Jouët et dénoncé dès les premières pages de l'ouvrage par l'emploi du terme « amnésie » (p. 10) : la recherche autour des TNIC ne saurait faire l'économie des apports issus des recherches antérieures. Remontant jusqu'en 1920, Jean-Luc Metzger s'appuie sur la sociologie du travail pour démontrer de quelle manière le déploiement de technologies dans le cadre du travail tend souvent à écarter la dimension humaine, et que le déploiement des TNIC n'est pas épargné par cette tendance à méconsideérer les aspirations à l'autonomie, voire à l'indépendance, des travailleurs concernés.

- 3 Dans le troisième et dernier chapitre de la section *critique* de l'ouvrage, Olivier Voirol opte pour une approche moins alarmiste. Après avoir caractérisé la crise qui touche selon lui le « paradigme des usages » initié par Michel de Certeau et sur lequel s'est bâtie la sociologie des usages, Olivier Voirol propose un programme de recherche à même de surmonter cette crise. Par son caractère à la fois ambitieux et positif, mais aussi par sa position centrale, ce chapitre apparaît comme la pierre angulaire de l'ouvrage. Si Michel de Certeau a prêté aux usagers des facultés d'interprétation, de détournement et de jugement critique que leur refusait le « paradigme de la production », le paradigme des usages souffre aujourd'hui de trois oublis. Vulnérable, le sujet est parfois contraint plutôt que volontaire dans sa participation ; il ne maîtrise pas forcément les prérequis techniques nécessaires aux usages qu'il pourrait développer ; enfin, le sujet manque de repères et d'arguments critiques pour faire face aux institutions qui ont intégré le paradigme des usages et sollicitent – voire exigent – de plus en plus sa participation. Face à cette situation, Olivier Voirol propose une nouvelle perspective inspirée par les travaux de George H. Mead autour de l'*intersubjectivation*, qui « suscite une prise de conscience de [soi]-même par l'intermédiaire d'autrui » (p. 147). George H. Mead n'abordant pas spécifiquement les NTIC, Olivier Voirol est conduit à prolonger le concept de *médiation* par autrui propre à l'*intersubjectivation*, par celui de *médiation technique* en tant que « support essentiel du rapport intersubjectif » (p. 147). Moyennant quoi, l'*intersubjectivation technique* (c'est le titre du chapitre signé par Olivier Voirol) est en mesure d'intégrer la vulnérabilité du sujet en reconnaissant les échecs à accomplir la « dialectique de soi » (c'est-à-dire l'expression du *je* qui saisit le *moi*) ; elle intègre également le caractère à la fois contraignant et habilitant du regard d'autrui et de la *médiation technique* ; enfin, l'*intersubjectivation technique* ne vise pas à l'indépendance du sujet vis-à-vis des normes sociales comme le faisait le paradigme des usages, mais à l'autonomie personnelle du sujet à l'égard d'autrui. Parvenant à offrir un cadre pertinent pour appréhender la culture numérique contemporaine sans renier les fondements théoriques existants, le programme de recherche que propose Olivier Voirol nous semble tout aussi « enthousiasmant » (p. 15) qu'aux directeurs de l'ouvrage.

- 4 La seconde partie de l'ouvrage est présentée comme *pragmatique*. Elle démontre l'intérêt d'un décloisonnement des traditions et des objets de recherche. Chacun des trois chapitres qui la composent fait dialoguer la sociologie des usages avec d'autres disciplines ou pratiques de recherche. Après le chapitre signé par Julie Denouël et Bruno Bonu (« Analyse de conversation et sociologie des usages », pp. 191-224) et celui d'Emmanuel Kessous (« Usages des TIC et sociologie des conventions », pp. 225-252), c'est le texte d'Alexandre Mallard qui attire l'attention. S'appuyant sur la proposition d'Emmanuel Kessous – pour lequel la sociologie a toute légitimité à aborder la réalité économique par le biais des usages, trop souvent instrumentalisés par le marketing – Alexandre Mallard s'emploie à faire dialoguer la sociologie des usages avec celle de l'innovation. La première s'intéresse aux usages en aval de la commercialisation, mais se refuse à interroger la phase de conception des produits ou des services ; or, la seconde traite des allers-retours entre usages et conception, mais fixe un moment de stabilisation dans la conception au-delà duquel elle n'aborde plus les usages. Pour Alexandre Mallard, la notion d'*exploration* rend compte de la dynamique qui existe pourtant entre usages et innovation : elle caractérise autant les mécanismes de conception que ceux d'appropriation des usages ; elle considère à juste titre la conception et l'appropriation dans une continuité ; elle reconnaît que l'échec d'un produit ne peut être imputé aux seuls concepteurs ou aux seuls utilisateurs ; enfin l'*exploration* permet de prendre en compte la part des modalités de commercialisation dans l'*exploration* des usages. Après avoir expliqué trois dynamiques d'innovation dans lesquelles la notion d'*exploration* s'incarne (l'incubation, la percolation et l'internalisation), Alexandre Mallard souligne les enjeux que doit relever toute firme désireuse d'adopter une approche exploratoire. Cet ultime chapitre, tout comme celui d'Olivier Voirol qui fermait la section *critique* de l'ouvrage, se distingue par sa capacité à proposer des perspectives de recherche à la fois enthousiasmantes et respectueuses des traditions de recherche existantes.
- 5 Afin de « donner une touche plus empirique » (p. 11), chaque section du livre – la première *critique* et la seconde *pragmatique* – se clôture par une contribution consacrée au jeu en ligne massivement multijoueur (MMOG) au motif que « ce qui vaut pour les usages de TNIC d'une façon générale vaut aussi pour les usages des jeux vidéo » (p. 11). La position particulière des textes de Julien Rueff (« Socialisation et reconnaissance dans les jeux de rôles en ligne », pp. 159-190) et de Olivier Mauco (« À la croisée des mondes : le *game design* de la sociabilité dans les *Massive Multiplayer Online Games* [MMOG] », pp. 283-314) au sommaire de l'ouvrage semble indiquer que leurs propos sont applicables à toute forme de communication numérique. Ce choix suggère que les MMOG sont des parangons de la communication à l'ère numérique. Pourtant les auteurs ne s'interrogent ni sur la propension de toute communication numérique – à l'image des MMOG – à instaurer une « solitude collective » (p. 169), ni sur la pertinence – dans un champ plus large – des mécanismes de reconnaissance ou de normalisation qui caractérisent la socialisation les concernant. Dans leur contribution, au delà de l'analyse conversationnelle qui les intéresse et dans le cadre de laquelle les mondes virtuels constituent selon eux un nouveau terrain à défricher, Julie Denouël et Bruno Bonu suggèrent que « l'entrelacement des usages » (p. 213) constitue un terrain de recherche interdisciplinaire prometteur et encore insuffisamment exploré. En dépit de la prééminence accordée aux MMOG au sommaire de l'ouvrage, ces derniers – tout comme les chapitres qui leur sont consacrés – ne semblent pas bénéficier du soucis de

« désectorialisation » (p. 10) qui aurait permis d'interroger les usages ludiques des TNIC dans un dialogue avec les autres usages et non comme des pratiques compartimentées hors de toute interaction avec les autres usages quotidiens.

- 6 Le programme de recherche proposé par Olivier Voirol autour de l'intersubjectivité technique tout comme l'approche exploratoire promue par Alexandre Mallard pour dépasser le clivage entre usages et innovation posent des jalons essentiels à toute recherche autour des usages des TNIC. Si les mises en gardes exprimées par Julie Denouël, Fabien Granjon ou Josiane Jouët se révèlent salvatrices, le souci de désectorialiser les approches des usages constitue le principal défi parce qu'il oblige à concrétiser une approche interdisciplinaire. Sous-titré *Regards croisés sur la sociologie des usages*, *Communiquer à l'ère numérique* assume son éclectisme et parvient à donner une vision assez fine de ce pan de la sociologie et de sa capacité à interroger la communication à l'ère numérique. Outre cet intérêt documentaire, l'ouvrage dirigé par Julie Denouël et Fabien Granjon constitue surtout une boîte à outils à même de s'intégrer à bien des programmes de recherche hors du champ de la sociologie des usages ou même de celui de la sociologie.

INDEX

oeuvrecitee Communiquer à l'ère numérique. Regards croisés sur la sociologie des usages – (Julien Denouël et Fabien Granjon, 2011)

AUTEURS

JULIEN FALGAS

CREM, université Paul Verlaine-Metz
julien.falgas@gmail.com